

Le Bulletin de la Ferme

PUBLIÉ PAR

La Compagnie de Publication du
Bulletin de la Ferme

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES

1230, Rue St-Vallier, Québec.

Administration Phone 7400

Rédaction Phone 7351

Abonnement : 50 sous par année.

Tarif d'annonces : 5 sous la ligne agathe.

PRIX SPÉCIAUX PAR CONTRAT.

Afin d'assurer leur insertion dans une édition donnée les manuscrits doivent être reçus le ou avant le 15e jour du mois précédant celui de la publication.



RECOLTE DE LA GRAINE DE TREFLE ROUGE

Depuis longtemps les fermes expérimentales recommandent au cultivateur d'employer de la graine de trèfle produite au Canada au lieu de la graine importée. C'est surtout parce que la graine produite au pays donne des récoltes plus touffues que l'autre. Grâce à cette propagande, et grâce aussi au fait que cette culture s'est montrée avantageuse, la culture du trèfle pour sa graine et répand, mais elle est loin d'avoir encore pris l'importance qu'elle atteindra sûrement si elle est pratiquée d'une façon rationnelle.

On sait que la graine est presque toujours récoltée sur la deuxième pousse de la saison. Ce regain, s'il est réservé pour la production de la graine, doit être coupé lorsque la plupart des têtes sont brunes et que les tiges de la plante commencent à se dessécher. Si l'on coupait la récolte avant qu'elle soit arrivée à ce point, on n'aurait pas d'aussi bonne graine; elle serait petite et non mûre. Sa vitalité serait faible et l'apparence générale mauvaise. Si, d'autre part, on laissait la récolte trop longtemps sur pied, on peut subir de grosses pertes parce que, lorsque la récolte est trop mûre, les gousses se rompent facilement et s'éparpillent, surtout si la récolte se fait par un temps chaud et sec. Il est donc important que la récolte de graine soit rentrée au bon moment.

Si vous ne savez pas au juste quand couper la récolte, cueillez quelques têtes et frottez-les dans le creux de votre main. S'il en sort de la graine ferme et bien dé-

veloppée, d'une couleur bien marquée, alors il est temps de couper.

On peut couper la récolte à la faucheuse ou à la moissonneuse suivant les circonstances. Si le trèfle n'a pas plus d'un pied, on peut employer la faucheuse; s'il a plus d'un pied, la moissonneuse vaut peut-être mieux.

Si la récolte est coupée à la faucheuse, il vaut mieux s'arranger pour faire enlever l'andain de la récolte qui n'est pas coupée avant de compléter la tournée, car sans cela les chevaux marcheraient sur l'andain et, en ce faisant, feraient sortir des quantités de graine qui, sans doute, seraient perdues. L'enlèvement de l'andain peut se faire au moyen d'un appareil qui met le trèfle en bottes, avec deux hommes munis d'un râteau suivant la faucheuse.

Si la récolte de graine doit être coupée à la moissonneuse, cette dernière doit être réglée de façon à fonctionner d'une façon continue. Il faut aussi enlever les planches de côté pour que le trèfle puisse descendre librement à terre.

On laisse la récolte en andains et lorsqu'elle est bien séchée, on la ramasse à la fourche. Mettez-la en meule ou dans la grange jusqu'à ce qu'elle soit prête à être battue. Battez autant que possible par une journée froide et sèche.

M. O. Malte,

Agrostographe du Dominion.

LE CERCLE VICIEUX

Nous tournons dans un cercle vicieux: les travailleurs disent: "Si le coût de la vie hausse, il nous faut des salaires plus élevés", tandis que d'un autre côté les économistes nous affirment que la vie renchérit en raison de la hausse des traitements. Il faut faire la part du feu, c'est-à-dire de la guerre. L'histoire nous apprend que ce fléau est comme une comète de malheur dont la longue queue rougeâtre sème des désastres sur la terre.

Tout le temps que l'horrible tuerie durait, nous disions: "Si cette guerre peut finir, nous verrons de meilleurs jours!" Le conflit a cessé mais le beau temps est encore à venir. Le malaise entre les classes s'accroît. Les capitalistes et les classes laborieuses se regardent comme chiens de faïence et si chacun ne met de l'eau dans son vin, l'on en viendra aux prises avant longtemps. L'industriel se dit: "Ah! mon bonhomme, tu veux me saigner à blanc, tu exiges soixante cents de l'heure; attends un peu, je vais hausser le prix de mes produits et tu me rendras au centuple ce que je suis forcé de te donner! L'ouvrier, de son côté, se rappelant le passé, se montre impitoyable pour le bourgeois qui l'a opprimé: "Tu vas rendre gorge, ce n'est pas toujours au même à avoir l'assiette au beurre. A mon tour de te prendre au collet et de t'étouffer un peu!"

Non contents d'avoir obtenu des salaires dont nos pères n'en croiraient pas

leurs yeux s'ils revenaient sur la terre, les ouvriers réclament maintenant la journée de six heures. En principe, je suis en faveur de toute mesure qui doit contribuer à améliorer le sort des travailleurs. Ils méritent de se promener la canne à la main ou de se carrer en auto plus que le monsieur qui ne sait faire oeuvre de ses dix doigts. Les salaires élevés favorisent une plus juste répartition des richesses et rendent impossibles ces fortunes scandaleuses qui n'ont pas toujours fait le bonheur de leurs auteurs et encore moins celui des parias dont on avait exploité honteusement la misère et les sueurs.

Mais aujourd'hui, malgré la cherté de la vie, un ouvrier peut économiser un tant soit peu et se ménager une petite poire pour la soif, s'il sait résister aux tentations qui le guettent à tous les coins de rue et s'il ne fait pas la folie de manger un quartier d'agneau pascal, un cochon de lait ou une dinde le jour dominical. Il y a quelques années, un commerçant dont la pingrerie était reconnue demanda au gérant de sa maison pourquoi son teneur de livres avait la manie de se coiffer le chapeau sur l'oreille.

—Sans doute, Jos. est un employé modèle, mais je ne puis supporter qu'il se fasse une pareille tête de "cabochon", tâche donc de lui dire qu'il porte son chapeau comme tout le monde.

—C'est une commission qui n'est pas agréable, d'autant plus que Jos. n'est pas trop endurant et qu'il m'enverrait vite chez le diable. Car, enfin, c'est son affaire et ceux qui ne le trouvent pas de leur goût n'ont qu'à ne pas le regarder.

—Je ne sais ce qui me retient de lui "sacrer" une claque sur son couvre-chef et de l'envoyer voler jusqu'aux étoiles. Mais il ne perd rien pour attendre, je le lui dirai un de ces jours.

En effet, quelques jours plus tard notre homme, qui, cette fois, était de meilleure humeur, aperçoit son teneur de livres qui s'amenait en se dandinant, le "coco" de travers, en jouant du moulinet avec une fine badine noire...

—Jos, veux-tu me dire pourquoi tu t'obstines à te coiffer à la "bum" comme ça, tu es pourtant un joli garçon et ça te donne l'air d'un singe?

—Que voulez-vous, "boss", depuis que je suis ici, c'est tout ce que j'ai pu mettre de côté, laissez-moi faire, ça ne vous en ôte pas!

Le patron tourna sur ses talons et se garda bien dans l'avenir de passer des remarques sur la coiffure de Jos, car on n'aime pas à se faire moucher ainsi tous les jours.

Demander la journée de six heures quand la production ne suffit pas pour les besoins de l'humanité, c'est manquer de logique et compliquer une situation qui est déjà intenable. Ce n'est pas être raisonnable que de vouloir tout obtenir à la fois. Mettons des points de suspension entre la satisfaction de nos exigences. Savoir attendre son heure et modérer son